

VTR

R. P. SERTILLANGES

De l'Ordre des Frères Prêcheurs
Professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris

LA
CRISE DE LA FOI
DANS LA
SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

DISCOURS PRONONCÉ

A BESANÇON, A L'OCCASION DE LA
FÊTE PATRONALE DE LA CONFÉRENCE S^T-THOMAS-D'AQUIN

LE 20 FÉVRIER 1898
DANS LA
CHAPELLE DE L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1903

74637

322

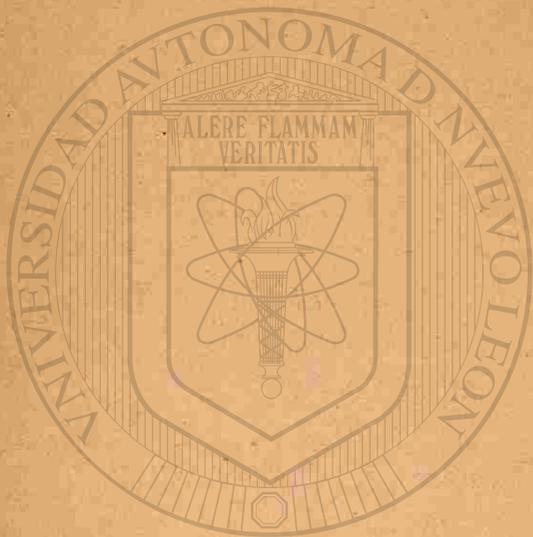
BV4637

S4

4322



1080015349

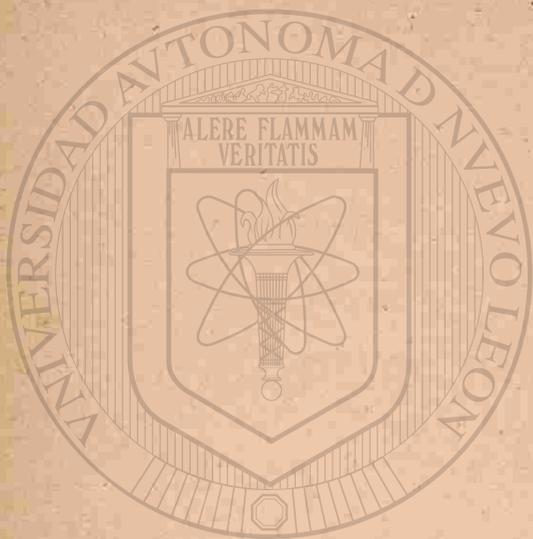


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





LA
CRISE DE LA FOI
U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





R. P. SERTILLANGES
De l'Ordre des Frères Prêcheurs
Professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris

LA
CRISE DE LA FOI
DANS LA
SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

DISCOURS PRONONCÉ
A BESANÇON, A L'OCCASION DE LA
FÊTE PATRONALE DE LA CONFÉRENCE S-THOMAS-D'AQUIN
LE 20 FÉVRIER 1898
DANS LA
CHAPELLE DE L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez

PARIS

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1903

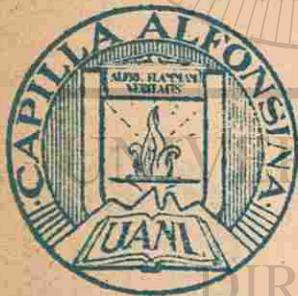


Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

41512

BV 4,637

54



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LA

CRISE DE LA FOI

MESSIEURS,

J'ai devant moi une assemblée que je ne crois pas flatter en l'appelant une élite. J'y vois des représentants de la science, de la littérature, du droit, de la théologie, de tout ce qui compte en France par l'esprit et qui en représente à la fois par la différence des âges, le présent et l'avenir.

Je voudrais poser devant cette élite un problème qui la passionne, je n'en doute pas, il passionne l'humanité dans tous les siècles : le problème de la foi.

Je ne vous étonnerai pas, Messieurs, en vous disant que c'est là une question actuelle. Notre époque, qui se flattait d'assister aux funérailles des dogmes, est devenue, par une étrange fortune, l'ère par excellence des luttes religieuses et des conflits de doctrine.

Derrière tout ce qui paraît et ce qui passe; derrière les discours officiels, les professions de foi, les belles protestations plus ou moins sincères; derrière toute cette devanture que composent les événements publics auxquels nous som-

004322

BV 4,637

54



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LA

CRISE DE LA FOI

MESSIEURS,

J'ai devant moi une assemblée que je ne crois pas flatter en l'appelant une élite. J'y vois des représentants de la science, de la littérature, du droit, de la théologie, de tout ce qui compte en France par l'esprit et qui en représente à la fois par la différence des âges, le présent et l'avenir.

Je voudrais poser devant cette élite un problème qui la passionne, je n'en doute pas, il passionne l'humanité dans tous les siècles : le problème de la foi.

Je ne vous étonnerai pas, Messieurs, en vous disant que c'est là une question actuelle. Notre époque, qui se flattait d'assister aux funérailles des dogmes, est devenue, par une étrange fortune, l'ère par excellence des luttes religieuses et des conflits de doctrine.

Derrière tout ce qui paraît et ce qui passe; derrière les discours officiels, les professions de foi, les belles protestations plus ou moins sincères; derrière toute cette devanture que composent les événements publics auxquels nous som-

004322

mes mêlés, regardez bien, vous verrez un problème qui est comme l'âme de tous les autres et qui forme le fond de tout, quand il n'en est pas en même temps la surface : c'est le problème religieux.

Vous pensez bien, Messieurs, que je n'ai pas la prétention, dans le peu de temps qui m'est donné, de remuer devant vous toute la masse d'idées que ce problème suppose ; mais je voudrais que nous regardions ensemble l'état de la question, dans notre société contemporaine. Quelle est la situation réciproque de la pensée religieuse et de l'esprit public, parmi les hommes qui pensent ? — Qu'est-ce qui a créé cette situation ? — Dans quelle direction marche-t-elle ? — Et qu'en peut-on présager pour l'avenir ?

Vous le voyez, Messieurs, la question, même ainsi réduite, est vaste encore ; je ne pourrai guère que l'effleurer, vos méditations feront le reste. Mais il me plaît d'autant mieux d'instituer ce débat que vous êtes, je le sais, tous préparés à me comprendre, et qu'en dépit des apparences contraires, le spectacle que j'ai à vous offrir est consolant.

I

Je ne vous apprendrai rien, Messieurs, en vous disant que parmi nous, depuis deux siècles et plus, la foi subit une crise formidable.

A vrai dire, dans la vie individuelle comme dans la vie sociale, tout est crise ; le vrai et le bien, qui ont en nous des attaches si fortes, y trouvent aussi des ennemis dont l'action est toujours à craindre. Mais il est pourtant des âges critiques, dans la vie du monde comme dans la vie des âmes, et nous sommes, nous, hommes du dix-neuvième siècle, au point de vue de la foi, à l'un de ces âges.

Et, ce qui caractérise le mal présent et qui le rend plus redoutable, c'est qu'il s'attaque non pas, comme les vieilles hérésies des premiers siècles, ou comme la Réforme, la plus tenace des hérésies, à quelques points particuliers de doctrine : c'est le fond même de l'idée religieuse, qui est en cause. Ce qui nous menace, c'est le rejet complet de cette vie supérieure qui domine, dans la pensée chrétienne, la vie des sens et la vie de l'esprit ; c'est, en un mot, la dénudation des âmes, à un degré et avec une violence que le paganisme lui-même n'avait pas connus.

Comment les choses se sont passées, vous le savez, Messieurs, l'histoire de cet affaiblissement de la foi a été souvent faite : c'est l'enivrement de la science qui en a été le point de départ.

Après la grande ère doctrinale du treizième siècle, qui constituait un progrès, personne ne

le nie, sur les époques précédentes, l'esprit humain était resté comme stationnaire, ou plutôt tournant toujours dans le même cercle d'idées, empruntées en grande partie à la philosophie grecque, et se souciant assez peu de pousser en avant sa marche.

C'était le règne de la scolastique, doctrine dont on a dit beaucoup plus de mal qu'il ne convient; car elle contient, selon moi, les principes fondamentaux de toute vérité philosophique; mais qui avait fini par tourner, il faut bien le dire, en subtilités vraiment fastidieuses. Au lieu de marcher, on comptait ses pas; on émiettait le vrai, au lieu de l'étendre; au lieu de tisser, avec l'apport de l'expérience, la trame du savoir humain, on coupait le fil en quatre, et l'on se trouvait satisfait.

Et le grand péril de cette méthode, au point de vue religieux, c'est que, l'esprit de système se développant, la pensée se figeant dans un moule dont elle devenait incapable de sortir, il en résultait une fusion complète, dans les esprits, entre le dogme révélé d'une part, et les systèmes humains de ses adeptes. Or, une telle fusion, une telle confusion, plutôt, a toujours été un danger immense, Messieurs. Une philosophie, quelque vénérable qu'elle soit, n'a pas le droit de s'imposer à l'égal d'un dogme. Et quant à la science du moyen âge, dont pour le coup je ne pourrais

parler sans vous faire sourire, il était bien plus regrettable encore qu'elle osât se donner, ainsi qu'il arriva souvent, pour une chose de foi, pour l'enseignement de la Bible, pour la parole du Ciel, parce que c'était celle des docteurs.

Or, tandis que les choses en étaient là, arriva, après des intermédiaires sur lesquels je passe, la révolution intellectuelle de la fin du dix-septième siècle. C'est l'époque des grandes découvertes, des méthodes fécondes, du renouvellement complet et merveilleux des sciences de la nature. C'est l'époque des Descartes et des Newton, et avec eux de toute une pléiade de chercheurs illustres, et de chercheurs heureux. Alors, tout change de face, dans le monde des intelligences. Il semble qu'on vienne de découvrir la nature. On cherche, on observe, on découvre; les lois cosmiques se manifestent, et le monde s'agrandit dans le temps comme dans l'espace; le premier jour du globe recule, on le croit du moins, d'un nombre effrayant de siècles; les portes du firmament s'écartent pour laisser nos lunettes géantes braquer leurs yeux avides sur l'infini. Et la pensée de l'homme s'exalte! Et le passé, craquant de toutes parts, devient un objet de mépris. On rit. Et ne distingue pas du dogme éternel le vêtement d'un jour dont l'avait revêtu la faiblesse humaine, on enveloppe l'un et l'autre dans une commune réprobation.

Et puis, l'engouement était facile, à cette première heure de fièvre joyeuse et ardente. La jeune science, comme toute jeunesse, était facile à la présomption. Qu'avait-on besoin du vieux dogme, puisque la science était là, toute-puisante, prête à façonner sur un plan nouveau, tout l'ensemble et tout le détail de la vie humaine? Le Christ, l'Eglise, la Révélation, Dieu lui-même, vieilles machines, destinées à dénouer les situations embarrassées de la science; solutions provisoires et enfantines, bonnes à amuser l'humanité en attendant l'heure du progrès. Mais le progrès venu, tout cela doit disparaître; tout cela doit mourir; tout cela est mort! Et sur les ruines du temple jeté à terre, se dresse le piédestal de la divinité nouvelle: LA SCIENCE MODERNE!

La science moderne! avez-vous réfléchi, Messieurs, à ce que signifie ce mot, dans la bouche des docteurs dont je parle?

Les naïfs se figurent que la science moderne, c'est la science du présent succédant à celle du passé; l'ensemble des découvertes accumulées dans le peu d'années que forment l'âge moderne. Rien n'est plus neuf, Messieurs, que cette conception. La science moderne est tout autre chose que cela, et le langage humain se montre ici, comme partout, bien instructif et bien profond. Qu'est-ce donc, Messieurs, que la science mo-

derne? — La science moderne, c'est la science purgée du surnaturel; c'est la science sans Dieu, sans cause transcendante, sans limitation et sans contrôle. Tout ce qui est en dehors de la nature n'est rien; tout ce qui ne relève pas exclusivement des méthodes rationnelles ne compte pour rien: tels sont les axiomes de la science moderne.

Ne parlez plus de révélation, ne parlez plus de miracle, ne parlez plus de mystère, on ne peut croire à ces choses sans renoncer à la science dans ce qu'elle a de plus fondamental et de plus certain: ainsi parlent les docteurs du temps. Et comme les résultats sont là, indéniables, splendides, la société anxieuse reste en suspens, devant cette affirmation audacieuse. Elle se demande s'il peut bien en effet y avoir un salut intellectuel en dehors des méthodes fécondes qui ont produit ces résultats. Et quand l'incrédulité se lève et dit: La Science, c'est moi! elle ne trouve pas plus de résistance que Louis XIV devant ses courtisans prosternés. Autre exemple plus moderne: elle ne trouve pas plus de résistance que le radicalisme, quand il vient dire aux naïfs de la politique: La République, c'est moi!

Et pourtant, Messieurs, on aurait dû se souvenir d'une chose, c'est que les fondateurs de la science, ceux qui avaient par conséquent le droit avant tous les autres de parler en son nom, n'avaient pas raisonné de la sorte. Pascal, Newton,

Leibniz, étaient chrétiens, ainsi que bien d'autres depuis, qui ne sont pas moins savants que leurs confrères. Mais ce n'est pas la logique qui mène les masses ; ce ne sont pas non plus les sommets qui font le niveau d'un peuple. Avec de l'audace et une plume bien taillée, on a plus d'influence qu'avec du génie. C'est la puissance de la crécelle qui gouverne, a dit un homme d'esprit : or, la puissance de la crécelle se mit au service de la négation religieuse pendant deux siècles, et le public se laissa faire, et le public oublia Dieu.

Il l'oublia d'autant mieux, que de grands cataclysmes vinrent troubler le monde civilisé, et qu'un désarroi immense s'empara de la vie des peuples.

Et voilà l'héritage qui nous fut laissé.

Qu'en faisons-nous, Messieurs, de cet héritage ?

Je distingue, parmi nos contemporains, trois catégories, relativement au problème qui nous occupe.

Il y a ceux qui acceptent franchement, complètement, la doctrine chrétienne. Ils sont nombreux encore, grâce à Dieu, et j'espère, Messieurs, qu'en très grande majorité vous en êtes.

Mais peut-être devrais-je comprendre dans ce groupe ceux qui ne sont pas encore avec nous,

mais qui n'attendent plus, à ce qu'il semble, que le coup de la grâce que leur droiture de cœur et leur générosité appellent. Ce n'est pas devant vous, au lendemain de déclarations qui ont eu du retentissement dans notre ville, que j'ai besoin de vous dire s'il y a de ces hommes¹. Mais ce que je tiens à dire, Messieurs, c'est que ceux-là, nous leur tendons la main. Nous sommes frères dans l'amour de la vérité, si nous ne le sommes pas encore dans sa possession complète, et c'est d'eux comme de nous, j'espère, qu'il a été dit au berceau du Christ : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Mais à côté de ceux-là, il y a deux autres catégories d'hommes. Il y a ceux qui nient ; il y a enfin ceux qui oublient, ceux qui croient supprimer le problème en n'y pensant pas, et qui vivent au hasard, au jour le jour, sans boussole morale, sans souci d'avenir.

Cette dernière tactique a été de tout temps au service des âmes lâches ; mais la négation est l'apanage particulier de notre siècle, du moins la négation complète et radicale que j'ai décrite. Je viens de vous en dire les origines ; mais quel en est l'état actuel, le dernier état ?

Le dernier état de la négation religieuse, Mes-

1. Allusion au discours de M. Brunetière prononcé le 13 février devant la Conférence Saint-Thomas-d'Aquin et la Société de Besançon.

sieurs? Je vais vous le dire d'un mot : c'est le désarroi ; c'est l'éccœurement et le pessimisme, dont notre littérature se fait le fade écho.

Ah ! on avait cru remplacer Dieu, remplacer le Christ ! Tout était prêt pour leurs obsèques et pour l'apothéose de la science ! Et voilà maintenant que la science se récusé, devant l'immensité du problème ! Ecoutez plutôt ce qui se dit, observez ce qui se passe. Voilà un certain nombre d'années, qu'on mâche à plaisir ce pain de la science humaine. Le mouvement ne s'est pas ralenti, il est plus vif que jamais, et c'est merveille, vraiment, de voir la société contemporaine, bourdonnant comme une ruche, où chacun a son rôle et sa place. Jamais l'amour de la découverte n'a tant passionné les esprits ; personne ne boude, devant le travail de la pensée. Et à quels résultats l'on arrive, vous le savez, Messieurs. Les découvertes se multiplient ; les théories se fondent ; les systèmes deviennent de plus en plus nombreux, de plus en plus certains. Eh bien, je vous le demande, avons-nous fait un pas, au point de vue des questions vitales ? — Non, Messieurs, nous sommes au même point, et notre ignorance est effrayante. Nous ne savons rien ! tel est le cri qui s'échappe des lèvres de tous les hommes sincères.

Ah ! c'est bon pour quelques sectaires attablés de porter des toasts à la science libératrice !

Mais demandez aux vrais sages, à ceux qui se recueillent dans la solitude, la tête dans leurs mains, pour songer aux éternels problèmes ; demandez à ceux-là une réponse sincère, une réponse que l'orgueil ou l'esprit de parti n'auront pas dictée, ils vous diront : Nous ne savons rien ! L'effort de la science consiste à soulever toujours plus de problèmes. Une réponse qui avait d'abord émerveillé provoque dix questions qui épouvantent. C'est comme un jet de lumière électrique qui ne sert qu'à mesurer l'immensité de la nuit, et après une heure d'engouement et de folle espérance, il se trouve quelqu'un qui se lève, et qui dit en face, au nom de tous, à cette science enflée d'elle-même : Vous avez fait banqueroute ! Vous nous avez menti !

Non, Messieurs, la vérité que découvre l'homme ne suffit pas à l'homme. Le véritable pain de l'intelligence, le Christ l'a dit : ce sont « les paroles qui sortent de la bouche de Dieu ». C'est cet enseignement surhumain qui met en rapport immédiat et paternel Dieu avec sa petite créature. pour lui apprendre ce qu'elle ne peut pas savoir d'elle-même, perdue qu'elle est « dans ce canton reculé de la nature », comme dit Pascal ; « quelque part sur cet atome », dit La Bruyère ; pour lui apprendre, dis-je, son origine, sa destinée, le but de ses efforts en ce monde, et les lois qui doivent guider sa vie.

Tout le reste, Messieurs, science, art, industrie, découvertes, ce sont des amusements ; amusements sublimes, si l'on veut ; mais des amusements, ce n'est pas de la nourriture ; ce sont des pierres artistement taillées, ce n'est pas du pain.

Ah ! je le sais, les tenants de la science moderne, entendue au sens que je viens de dire, ne désarment pas pour si peu. Plus tard, disent-ils, nous saurons. Un jour viendra où l'univers et le temps seront captifs de notre science. — Folle prétention ; car la question est de celles où le progrès n'apporte point de lumières. Mais quand même ! Quand même la lumière devrait venir, plus tard, ces messieurs ne songent pas à une chose, c'est que plus tard, pour nous, ce sera trop tard ! En attendant les résultats de la science, pendant que leurs machines fonctionnent et que leurs cerveaux travaillent, il nous faut vivre, et nous ne vivons qu'un jour, et c'est pendant ce jour que se pose pour nous la question poignante. Et comment vivre, si nous ne savons pas ce qui doit guider notre vie ?

Pensez-vous, Messieurs, qu'on puisse vivre de même, soit qu'on accepte un Dieu, soit qu'on refuse d'y croire ? soit qu'on attende une éternité vengeresse ou rémunératrice, soit qu'on se dise : Demain je coucherai mes membres et tout sera dit ?

Ah ! s'il s'agissait de géométrie ou de métaphysique, je pourrais attendre et ne m'inquiétera pas. Je n'ai pas besoin, pour vivre, d'avoir compté les astres et de savoir ce qui se passe au fond de l'infini. J'y rêve, le soir, en contemplant les cieux profonds, et ces milliers de phares, gardiens des mondes inconnus ; mais après ? Après, vienne la fraîcheur de la nuit, je ferme ma fenêtre et je n'y songe plus ; je n'ai pas besoin de cela pour vivre. Mais pour vivre, j'ai besoin de savoir la science de la vie.

Qu'est-ce que nous sommes, et qu'est-ce que nous faisons en ce monde ? Qui donc nous a jetés au milieu de ces agitations, de ces difficultés, de ces soucis, de ces angoisses, parfois ? Quel est le dernier mot de cette comédie d'apparence si plate qui s'appelle l'existence humaine ? Pourquoi tout cela et qu'en adviendra-t-il ? Pourquoi, surtout, tous ces désordres qui me scandalisent ? Pourquoi le mal, et pourquoi la souffrance ? Pourquoi la vie, et pourquoi la mort ? Voilà qui n'attend pas, Messieurs, parce que chacun y va pour son compte ; parce que la vie attend, et que la mort travaille. La mort ! visiteuse terrible, qui est venue baiser, ce matin même, le pavé de ce temple¹ ; spectre effrayant qui saisit ainsi

1. Quelques instants avant la cérémonie au cours de laquelle fut prononcée ce discours, avaient eu lieu les obsèques du R. P. Michel, professeur de philosophie de

de sa main brutale tout ce que nous aimons et qui le jette... où donc, Messieurs? Vers quels rivages? Est-ce vers la vie? Est-ce vers le néant et le vide? Je vous adjure, Messieurs, est-ce qu'il ne faudrait pas que nous sachions cela? Est-ce qu'il ne faudrait pas que nous le sachions pour nous-mêmes? Car enfin, je vous le demande, la vie est-elle une chose si gaie et si capable de nous satisfaire que nous puissions nous passer de savoir ce qui vient après? Et s'il n'y a rien ne faudrait-il pas qu'on le sache? — Je vois ici bien des têtes blanches; les autres auront vite blanchi, et tous, à un jour prochain, nous poserons le pied sur ce seuil effrayant, en face de l'infini, en face de ce grand silence où nos cris vont se perdre, et qui ne répond pas!

Qui donc nous donnera la clé de ce mystère poignant, Messieurs, et qui nous presse? — Est-ce la science? Pauvre science! Bien audacieuse serait-elle, si elle prétendait avoir pesé le monde, et Dieu, et l'âme humaine assez pour dire, à notre destinée d'outre-tombe, un oui ou un non éternel! Elle ne peut ici que se taire. Et ce n'est pas le seul point sur lequel elle soit réduite au silence! Sur tout ce qui nous importe le plus, elle est muette, muette désespérément. Et après avoir promis tant de choses, elle ne nous donne

l'École, enlevé en quelques jours à l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

rien, rien, rien! Et il faut bien, à la fin, qu'on s'en aperçoive! On s'en aperçoit aujourd'hui, et comme d'autre part on a rejeté les dogmes, on se trouve comme le prodigue, dénué de tout et mourant de faim. Et de là vient le désarroi et le désenchantement dont notre fin de siècle est marquée.

Voilà la situation, Messieurs, elle n'est pas gaie, et je vous étonne peut-être, en parlant ainsi, après vous avoir promis une parole consolante. Mais je n'ai pas fini. Lorsque le présent nous échappe, l'avenir peut nous sourire encore; il n'y a pas de joie que dans la possession, il y en a aussi dans l'espérance. Or, l'espérance, Messieurs, je crois que nous pouvons l'avoir au cœur, nous tous que le sort de la foi préoccupe. C'est ce qu'il me reste à vous montrer. Je le ferai brièvement.

II

Il n'est pas nécessaire, Messieurs, d'être prophète, pour augurer quelque temps d'avance, en présence de certains signes, l'avenir religieux d'un peuple. Leibniz avait prédit la crise que nous traversons, Bossuet de même; nous pouvons bien prédire sa fin, si nous voyons les signes contraires.

Leibniz, à la fin du dix-septième siècle, écrivait : « Un siècle philosophique commence où nous allons voir se répandre, en dehors des écoles et chez les hommes du monde, un zèle inquiet de la vérité scientifique. Si on ne sait pas le satisfaire, il faut désespérer de la propagation du christianisme ; car rien ne sera plus favorable que ce besoin de science mal réglé à l'écllosion de l'athéisme, où en tout cas du naturalisme qui approche. La foi chrétienne, déjà chancelante en beaucoup d'hommes grands par l'esprit mais pervers, sera déracinée jusqu'en ses fondements. »

Mais Leibniz ajoutait, après ces paroles attristantes, qu'il entrevoyait une science si avancée qu'elle justifierait pleinement tous les dogmes. Eh bien, Messieurs, je ne crains pas de l'affirmer, cette science libératrice dont parlait le grand philosophe, elle se fait sous nos yeux, et une ère doit se lever où la foi et la science fraterniseront ensemble ; où la lumière de Dieu et la lumière de l'homme seront deux branches d'un même flambeau, et où la crise, qui menaçait de ne laisser que des ruines, apparaîtra aux yeux de tous comme une rénovation.

Et d'abord, Messieurs, il n'est pas nécessaire d'être bien clairvoyant pour se rendre compte que la situation, à l'heure où je parle, n'est déjà

plus ce qu'elle était au commencement du siècle. On vous le disait il y a quelques jours à peine ; on vous représentait les vieux tenants du voltairianisme comme des arriérés, des *vieilles perruques*, comme on dit dans le style irrévérencieux des écoles. Et le positivisme, qu'en reste-t-il, lui qui pensait régir le monde ? Et la religion naturelle d'un Jules Simon ? Et tant d'autres systèmes qui se croyaient immortels ? — Aux vieilles ferrailles, n'est-ce pas ? Et à mesure que ces ruines se font, c'est le christianisme qui monte, à l'horizon de l'histoire. Le christianisme est comme le soleil, impassible, et quand la terre tourne, elle le retrouve au même point de l'espace, qui se lève pour un nouveau jour.

Oui, Messieurs, c'est une chose qu'on aime à constater, au milieu des tristesses de l'heure présente, la religion chrétienne recueille aujourd'hui des respects, des sympathies, des adhésions qu'on eût rougi de lui accorder, il n'y a pas cinquante ans. J'en appelle ici aux barbes blanches.

Eh ! mon Dieu, qui s'en étonnerait ? Ne faut-il pas qu'enfin la sagesse arrive ? Après avoir constaté le néant de tout, en fait de doctrines purement humaines, il serait bien temps qu'on se demandât si l'on n'aurait point passé un peu légèrement sur ce vieux christianisme dont la folle jeunesse de la science faisait fi.

Nous n'aboutissons pas, je l'ai dit, au point de vue des questions vitales. Notre état d'aujourd'hui, c'est l'émiettement des doctrines, l'éparpillement des efforts. Impuissance doctrinale, impuissance d'action ; impuissance individuelle, impuissance sociale, voilà le bilan. C'est tellement vrai que certains hommes, observateurs sagaces des choses humaines, et décidés d'autre part à rejeter le christianisme, ont essayé de le remplacer, et l'on a vu un Auguste Comte, un Littré se faire inventeurs de religion pour remplacer la religion absente. Et qu'ont-ils fait, sinon provoquer le sourire, malgré le respect dû à ces grands noms ?

Or, en face de cette impuissance, et de la nécessité toujours plus constatée d'une assiette intellectuelle solide, comment ne se serait-on pas retourné, ne fût-ce que pour le saluer d'un regret, vers le christianisme ?

Voilà une religion qui dit remonter, par une suite ininterrompue de documents, aussi haut que l'histoire ; qui atteste et qui prouve une série de prodiges, au milieu desquels le fait de Jésus-Christ éclate avec une évidence tellement palpable que, de plus en plus, à mesure qu'ils travaillent, nos ennemis eux-mêmes sont obligés d'en reconnaître le caractère transcendant ; une religion qui se présente elle-même avec tous les signes de la vérité et de la puissance doctrinale :

un dogme profond, dont toutes les parties se tiennent et se fortifient l'une l'autre ; qui tient en haleine l'esprit humain depuis vingt siècles, et qui, pendant ces vingt siècles, a recueilli les suffrages ou absorbé le travail de l'élite des intelligences ; une morale d'une pureté sans mélange, dont l'élévation et le caractère pratique sont si harmonieusement mêlés qu'elle soutient les vulgaires vertus comme elle dirige les plus sublimes ascensions de l'âme ; qui sait régir les multitudes comme les individus, et qui se traduit dans l'histoire des peuples par une révolution inouïe dont nous vivons encore, on vous le disait dernièrement ; enfin, une organisation admirable, où la vie circule puissante, active, assez pour traverser intacte et sans étonnement la bonne et la mauvaise fortune, et pour lier son sort, dans l'histoire, à tout ce qui pèse une once et porte un nom ! Voilà qui est sérieux, Messieurs, voilà qui mérite qu'on y regarde. Quiconque prétend chercher la vérité avec droiture ne peut passer indifférent devant une telle doctrine ; elle appelle la discussion, et une discussion proportionnée à son importance.

Or, cette discussion, la jeune science ne l'a pas faite, elle est bien obligée de le reconnaître. Elle y est allée de parti pris, personne ne peut le nier aujourd'hui.

Songez donc, Messieurs, qu'il fut un temps où

l'on mettait en doute l'existence même de Jésus-Christ, où l'on y voyait un mythe solaire, avec les douze signes du zodiaque pour apôtres ! Vous souriez, Messieurs, eh bien, c'est avec cela qu'au temps de Dupuy on devenait un homme illustre. Calculez, je vous prie, le chemin parcouru depuis cette époque ; comparez les conclusions de Dupuy avec celles de M. Harnack, par exemple, et de bien d'autres qui ne sont pas encore dans la foi, mais qui y touchent, par le seul effort du travail scientifique, et dites si l'on ne sera pas amené, à brève échéance, à reviser ce procès où les parties n'ont pas eu le temps de s'entendre, tant était grande l'ardeur des luttes.

Et dans tous les domaines il en est ainsi. En littérature, en art, en politique, en science sociale, une évolution se produit, et cette évolution, c'est vers nous qu'elle pousse toutes choses.

Oh ! je sais bien qu'il y a des heurts, des reculs, des déviations. Je sais bien que l'idéalisme dont on vous signalait naguère le réveil est bien souvent ridicule et morbide : il est malade avant d'avoir vécu, et sur plus d'un point le sentiment religieux qui éclot se trouve déjà atteint de gangrène. Je sais tout cela, et je sais de plus que toutes ces tendances ne forment encore qu'un mouvement limité : qu'il n'a pour théâtre qu'une élite, et que dans l'ensemble des peuples euro-

péens, c'est bien plutôt, à ce qu'il semble, le mouvement de déchristianisation qui s'achève.

Mais veuillez remarquer, Messieurs, que tout cela ne me contredit pas le moins du monde. Vous savez comment se produisent, au sein des peuples, les grands mouvements qui les agitent. Un peuple marche — pardonnez-moi cette comparaison — un peu comme un serpent : la tête précède, la queue retarde, et cette dernière n'a pas encore achevé d'obéir à une première impulsion que déjà une direction nouvelle est prise, dans le sens de laquelle tout le corps suivra. C'est ce qui nous arrive. Je ne suis pas prophète ; mais je regarde et je vous invite à regarder avec moi, et je crois que de ce qui se passe on peut conclure qu'au fond des choses l'orientation des âmes est vers le vrai. J'appelle le vrai, Messieurs, sûr d'être en communion de pensées avec la plupart d'entre vous et en communion de sympathies avec tous, la sainte et impérissable doctrine catholique.

Ce n'est pas tout, Messieurs. Ce qui me réjouit plus encore, peut-être, c'est qu'au sein même du catholicisme, et sous l'influence de la crise, je vois se produire un mouvement admirable, et une ère splendide se lever. ®

Vous ne le savez peut-être pas, vous, Mes-

sieurs, qui ne pouvez guère observer ces choses que du dehors ; mais nous le voyons, nous qui y sommes mêlés : quelque chose de grand s'agite et cherche à éclore, au sein de la religion chrétienne. Une compréhension meilleure du vieux dogme, qui est toute lumière du côté de Dieu ; mais qui est toujours enveloppé de ténèbres du côté de l'homme ; d'autre part, des conclusions plus précises, plus étendues, plus fécondes, un commentaire plus proche du réel de ces vieilles formules dans lesquelles il a bien fallu que Dieu enveloppât sa parole, puisque les yeux humains n'en pouvaient supporter l'éclat ; quelque chose, enfin, comme le passage radieux de l'enfance à la jeunesse et à la maturité, voilà qui se prépare pour l'âme chrétienne.

Et c'est l'épreuve que nous subissons, Messieurs, qui aura amené ce bienfait. Béni soit Dieu, qui tire ainsi le bien du mal, et qui ne permet l'erreur, en ses créatures, que pour les conduire plus haut et plus loin.

Mais vous voulez la preuve de ce que j'avance ; vous me demandez quel service l'incrédulité aura bien pu rendre à la vérité catholique. Je vais vous le dire, et il ne sera pas difficile, j'espère, de vous convaincre.

Ce qui caractérise l'esprit moderne, ai-je dit, c'est le naturalisme. On ne veut plus croire au

surnaturel ; on ne veut plus croire à la Bible, au miracle, à la révélation, à la vie éternelle, et l'on entasse les objections, et l'on fait des recherches dans les domaines de la science et de l'histoire, pour détrôner la vérité. Eh bien, Messieurs, c'est précisément ce travail qui nous profite. Il nous profite, parce qu'il n'y a que la vérité toute pure qui puisse résister, en fin de compte, à ce dissolvant formidable ; parce que tout le fatras de fausses doctrines, qui encombraient le chemin du vrai, en d'autres siècles, sera balayé par cette tempête, et la barque du Christ restera seule sur les flots, débarrassée des épaves impures qui se collaient à ses flancs et ralentissaient sa marche.

Nous pouvons déjà nous rendre compte du service que la critique rationaliste a rendu à la vérité chrétienne. Qui donc, aujourd'hui, parmi les esprits d'élite, prend au sérieux les vieilles hérésies chrétiennes ? Qui prend au sérieux les protestants ? Qui prend au sérieux les juifs ? — Au point de vue religieux, j'entends ; car à d'autres points de vue, il faut bien les prendre au sérieux ; mais au point de vue religieux, personne. Au fond, il n'y a plus aujourd'hui que deux classes d'hommes : ceux qui sont pour le Christ et ceux qui sont contre le Christ, Et demain, si ce n'est aujourd'hui, on sera pour le Christ, et l'on sera catholique, ou l'on sera contre le Christ, et l'on ne sera rien.

Deuxième service, — j'abrège, Messieurs, ou plutôt je termine, — le travail des rationalistes a appelé le regard des croyants sur une foule de points que ne soupçonnait pas l'antiquité chrétienne.

Dieu me garde, Messieurs, de dire du mal de nos ancêtres; j'en parlerai modestement, comme il convient au fils de parler de son père; mais cependant je puis bien dire, sans leur manquer de respect, que peut-être, à certaines époques du moins, ils n'ont pas suivi suffisamment le mouvement des choses. Appuyés, avec une sécurité justifiée, sur leurs traditions vénérables; enfermés dans les domaines, immenses déjà, de leur grande et noble théologie, peut-être ont-ils manqué de l'audace qu'il aurait fallu pour enrichir ce dépôt et pousser dans les domaines humains des sorties vigoureuses. Les théologiens n'ont pas à changer le dogme; mais ils ont à le mieux comprendre, à le débarrasser des commentaires reconnus fautifs, à l'illustrer, par contre, des découvertes que chaque siècle apporte. Tout cela a été fait sans doute, mais timidement, mais incomplètement. Il a fallu la grande secousse de ces derniers siècles pour réveiller tout à fait les apologistes, et les décider à plonger hardiment, eux aussi, dans l'océan des choses, et à rapporter leur perle, pour l'ornement de la vérité.

Je pourrais vous montrer, Messieurs, dans tous les domaines de la pensée religieuse, cette transformation heureuse. Je n'en ai pas le temps; mais voyez cependant, d'un mot, ce qui se passe, par exemple, au sujet de la Bible. Il fut un temps où l'on se représentait l'inspiration comme une dictée, et le Saint-Esprit parlant à l'oreille des écrivains sacrés comme la colombe de saint Grégoire. On en est revenu, pourquoi? — Parce que les adversaires nous ont montré du doigt, dans le livre sacré, la trace évidente des erreurs humaines; parce qu'il a bien fallu reconnaître, à côté du travail de Dieu, le travail de l'homme, travail qui n'est que la paille sordide portant le grain des paroles divines, et qui ne peut pas être confondu avec elles sans une grave erreur.

Et les conséquences de cette constatation sont incalculables; car il en sortira, pour peu que le génie s'en mêle, une histoire biblique et des commentaires nouveaux dont nous n'avons peut-être nul soupçon.

En cosmologie encore, qu'a-t-on fait? On a voulu nier Dieu: « Nous n'avons plus besoin de l'hypothèse-Dieu », disait l'impie dix-huitième siècle. Mais pour remplacer Dieu avec quelque apparence de succès, il a fallu enchaîner les causes secondes. On a étudié de plus près les rouages de la grande machine; on a inventé

l'évolution, qui, si elle n'est pas la vérité comme philosophie, a été du moins un stimulant scientifique admirable. Et qui profitera de tout ce travail, sinon la vérité complète, quand on aura rendu son sommet à la pyramide, et son Dieu à la création?

En psychologie, on a voulu supprimer l'âme, qu'en est-il advenu? C'est qu'on a mis en relief les fonctions qui la servent : on a créé la psychophysiologie, science admirable, si elle n'était pas en train de piétiner sur place, mais qui un jour ou l'autre bouleversera le savoir humain.

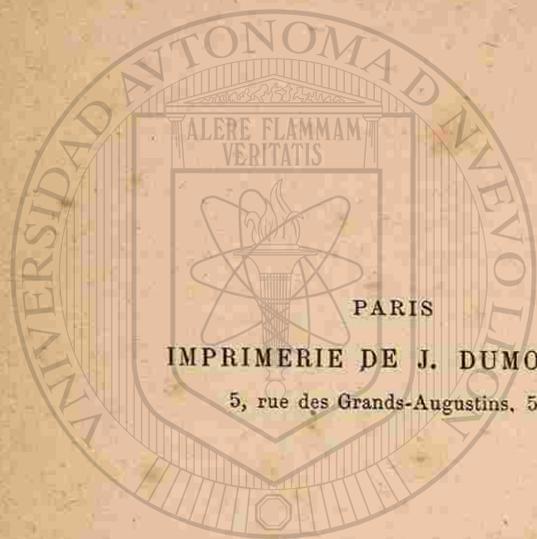
Et dans tous les domaines il en est ainsi, Messieurs. En histoire, en philosophie, en science sociale, en politique, les efforts tentés pour remplacer la religion l'ont obligée à se fortifier et à développer ses ressources, si même on ne les a pas développées pour elle.

Et ce mouvement ne fait que commencer, remarquez-le : que ne peut-il pas en sortir, si Dieu bénit les efforts des hommes, et si des cataclysmes imprévus ne viennent pas se mettre à la traverse !

Pour moi, Messieurs, j'entrevois, pour les siècles qui nous suivront, un développement merveilleux de la vérité catholique. Des perspectives nouvelles s'ouvriront devant les chercheurs qui, toujours plus nombreux, se mettent à l'œuvre. Tout ce qui doit mourir mourra. Tout ce qui se

croit jeune, et fait pour vivre et pour remplacer l'antique religion de nos pères, mourra de même. Et ce qui est à la fois antique et jeune, parce qu'il est éternel, le dogme chrétien et catholique, reverdira, et de cet infini en quelques pages qu'est l'Évangile sortiront de nouvelles richesses, pour la vie et le bonheur de l'humanité.

N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, en voyageant en Suisse, ces vieux chalets de bois noirci, solides et vénérables, mille fois radoubés et toujours jeunes? A chaque génération nouvelle qui s'y introduit, à chaque couple qui s'installe, on repeint les planches à l'intérieur, on met une bordure blanche aux jeunes fenêtres, et, sur une console élégante, on met des fleurs. J'y vois l'image de la société de l'avenir s'introduisant dans la demeure sacrée de nos ancêtres. On ne renversera pas cet abri, abri séculaire et sacré de nos joies et de nos espérances ; mais on repeindra le logis, et l'on mettra des fleurs à la fenêtre, afin que le passant qui longe la vieille demeure puisse rêver encore, en la regardant, de jeunesse et de fécondité.



IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, rue des Grands-Augustins, 5

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CADRE



UAN



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

004